

**Homélie de Mgr Doré**  
**Commémoration du 60<sup>e</sup> anniversaire**  
**du massacre d'Oradour-sur-Glane**

Oradour-sur-Glane, le 10 juin 2004

Source : Evêché de Limoges

\*\*\*

Il me paraît souhaitable d'éclairer d'emblée les raisons de ma présence ici et aujourd'hui, en réponse à l'invitation de Mgr Christophe Dufour, évêque de Limoges et mon frère dans l'épiscopat. Ma première raison est d'ordre purement biographique. Je suis venu à Oradour une première fois il y a 50 ans au temps de ma jeunesse nantaise avec un petit groupe de personnes de mon âge. Un souvenir est resté gravé : à un moment donné de notre visite du village incendié, je me suis assis seul sur un muret et longuement, inconsolablement, j'ai pleuré au spectacle de cette poignante désolation qui m'entourait.

Je ne rougis pas aujourd'hui de cette émotion qui avait alors saisi mon cœur d'enfant car cette émotion je l'éprouve toujours en cette heure-même.

Ma seconde raison est pastorale. C'est en tant qu'évêque de Strasbourg, du diocèse d'Alsace que j'ai été invité en ce lieu et c'est bien à ce titre que je suis ici. En devenant évêque de cette église qui est entre Vosges et Rhin, j'ai en quelque sorte épousé le peuple qui vit sur cette terre et qui m'y a accueilli. Je me sens totalement lié à son actualité présente mais également pleinement solidaire de son histoire passée, aussi bien de ses heureuses lumineuses que de ses moments de ténèbres.

Je qualifierais ma troisième raison d'être ici comme une raison pédagogique au sens large. Venu lui-même à Oradour en 1998, M. Roland Ries ici présent me rappelait qu'il avait tenu à inscrire sa démarche de l'époque dans le sillage d'une initiative de rapprochement entre l'Alsace et Oradour qui était venue non pas d'une institution officielle, mais d'un groupe de jeunes. Dès le premier moment je n'ai pas conçue ma propre venue en Limousin comme une démarche solitaire. M'accompagnent 50 scolaires du Haut-Rhin et du Bas-Rhin : ils savent pourquoi ils ont fait le voyage et pourquoi ils sont avec nous ce matin. Je les salue, je les remercie d'avoir répondu à ma propre invitation. Grâce à leurs camarades et aux familles qui les ont accueilli ici-même nous savons que nous pouvons nous tourner vers l'avenir avec espérance n'est-ce pas ?

Il me semble que mon premier devoir est de reconnaître et d'inviter à reconnaître l'objectivité des faits qui se sont déroulés en ces lieux tragiques où nous sommes venus les commémorer. Le 10 juin 1944, on nous l'a rappelé, il y a exactement 60 ans, un détachement de la division SS Das Reich a fait irruption à Oradour. La

veille, un officier SS avait été enlevé par des maquisards de la résistance et des rumeurs avaient laissé entendre qu'il aurait été exécuté dans ce village. Il en avait résulté chez les Allemands une rage extrême contre l'ensemble des habitants de ce lieu. Il s'est passé ensuite la dévastation que l'on sait. Il y eut finalement 642 victimes. Le village fut pratiquement anéanti. Or il se trouve que parmi les soldats du détachement responsable du massacre figuraient quelques alsaciens. Et il se trouve aussi que quelques années plus tard, le 12 janvier 1953, exactement, s'ouvrait à Bordeaux le procès de 25 membres de la division coupable, la présence de onze alsaciens dans le box des accusés provoqua alors, tout spécialement en Alsace, une vague d'indignation qui aboutit au vote par le parlement le 18 février d'une loi d'amnistie pour les Alsaciens mis en cause.

La même objectivité des faits oblige à reconnaître qu'il s'ensuivit, sinon toujours une hostilité déclarée, du moins une forme durable d'incompréhension, entre Alsaciens et Limousins, entre Limousins et Alsaciens. Une fois ainsi reconnu ce que j'ai cru devoir pouvoir appeler l'objectivité des faits, on ne peut éviter de se demander quelle attitude adopter ou recommander à leur égard.

Je m'y risquerai pour ma part et je le ferai en adressant ici deux invitations. Une première invitation : enregistrer deux souffrances. Une chose me frappe dans la situation engendrée par les événements de 1944 et de 1953 que j'ai évoqués : ils ont été sources de grandes blessures et du côté limousin et du côté alsacien. Même si ces blessures ne sont pas du même ordre, je le vois bien de part et d'autre, elles ont ici ou là leur source dans une certaine méfiance, une certaine suspicion.

Méfiance, d'un côté des Limousins vis-à-vis des Alsaciens qui non seulement ont participé au massacre par quelques-uns des leurs mais encore refusant de voir évoquer la part de responsabilité qui en découleraient dès lors pour eux. Et de l'autre côté, méfiance et suspicion corrélative des Alsaciens vis-à-vis des Limousins soupçonnés de ne pas comprendre le drame de l'incorporation de force et de vouloir les assimiler à ceux contre quoi ils ont de fait eux-même le plus lutté. A savoir l'idéologie nazie. Résultat, de chaque côté, une souffrance qui est à respecter. Celle d'avoir le sentiment que sa propre épreuve n'était pas reconnue, pas vraiment reconnue par l'autre.

Et ici viendrait ma deuxième invitation : se reconnaître victime de la même barbarie. La Seconde guerre mondiale nous a montré malheureusement ce que devient l'homme aujourd'hui s'il se trouve placé sous le joug de la barbarie. Il est soudainement déshumanisé. Ainsi y eut-il des victimes de part et d'autre mais de la même barbarie. Les principales victimes furent bien sûr ceux qui eurent à subir de plein fouet les violences de l'occupation et les représailles sauvages. Il faut cependant convenir que beaucoup de ceux qui, fut-ce contre leur gré, se trouvèrent momentanément liés au déploiement de cette barbarie en étaient eux-mêmes victimes paralysés par la peur de perdre la vie. Ils voyaient leur propre humanité cernée par la sauvagerie ambiante et ils étaient en quelque sorte conduits à répercuter sur d'autres la brutalité dont on usait à leur propre égard.

Cela n'excuse pas tout je le vois bien mais cela doit pouvoir aussi être pris en compte. Mais ce n'est pas tout. Il s'impose en effet d'ajouter ici me semble-t-il que les Alsaciens sont très loin d'être réductibles aux quelques malheureux qui furent embarqués dans ce terrible drame d'Oradour.

On estime à plus de 18 000 hommes le nombre des alsaciens arrêtés à un moment ou à un autre par la police allemande. A près de 100 000 le nombre des Malgré nous dont un tiers sont morts et au total environ 40 000 le nombre de leurs enfants qu'Alsace et Moselle ont perdu à cause de leur attachement à la France et de leur incorporation de force pour un certain nombre d'entre eux.

Je le dis comme je le pense. Tous les Français parlent, pour l'époque, de deux zones : la zone occupée et la zone libre. Ils oublient le plus souvent, pardonnez-moi de le préciser, je sais de quoi je parle c'était mon cas, ils oublient le plus souvent qu'il y avait une troisième zone : la zone annexée d'Alsace-Moselle.

Enregistrer deux souffrances puis se reconnaître de part et d'autre victime de la même barbarie. Tout n'est pas encore dit avec cela. Ces deux attitudes ne nous dispensent pas de nous tourner également vers l'avenir vers la responsabilité que nous avons par rapport à lui. Ne serait-ce que brièvement il faut bien y arriver aussi je vais terminer. Ici encore, j'adresserais deux invitations.

La première sera : se vouloir artisan de paix et de réconciliation envers et contre tout. Je crois qu'il ne servirait à rien de faire comme si on pouvait tergiverser. Ou bien on néglige l'autre et au mieux on prétend le laisser tranquille et ne pas se préoccuper de lui mais comme cela veut dire en réalité qu'on ne pense qu'à soi et à son propre intérêt, cela veut dire qu'un jour ou l'autre on se trouve en conflit avec l'autre.

Ou bien on se tourne véritablement vers l'autre pour rechercher et définir avec lui ce qu'il sera possible de construire ensemble dans la concorde et la justice, toujours dans la réconciliation et le pardon, si nécessaires?

Telle est, me semble-t-il, une leçon incontournable de l'histoire que nous avons vécu nous autres, gens de mon âge et de ma génération. N'est-il pas vrai ? Mais tel est aussi, chers amis, l'appel que nous adressent et le témoignage que nous donnent les jeunes qui sont avec nous et parmi nous ce matin.

Chers enfants, chers jeunes. Vous avez raison de vouloir un monde de compréhension et de paix. Je vous remercie d'être venu en témoigner.

Méfiez-vous pourtant des tentations terribles qui nous guettent toujours. Nous savons qu'elles sont fortes et qu'elles peuvent l'emporter. Mais sachez bien que vous pourrez compter sur nous pour soutenir votre engagement pour plus d'humanité entre les hommes de demain.

Décider de lutter pour la paix, la réconciliation, j'en terminerai par là, suppose cependant l'acceptation de repères, de se référer à des valeurs.

Et c'est la Second invitation que j'adresse donc : se déterminer pour des valeurs dignes de ce nom. Et là je me tourne résolument vers l'avenir.

Il y a quelques semaines, dix nouveaux pays ont été agrégés à l'Union européenne. Dans trois jours, nous sommes appelés à voter pour un nouveau parlement européen. Il s'agit là d'une construction politique de portée considérable et tout à fait unique dans l'histoire toute entière centrée sur une volonté d'entente au sein du monde et mise en œuvre par les seuls moyens de la négociation et de la paix. Or il est significatif que les

promoteurs de l'union européenne n'ont cessé et ne cessent de souligner qu'une telle construction n'ira pas sans un idéal éthique, sans des valeurs reconnues et suivies. Je cite Jacques Delors en la cathédrale de Strasbourg où je l'avais invité et qui reprenait une déclaration de lui-même en 1992.

" Il faut donner une âme à L'Europe. Si dans les dix ans qui viennent nous n'avons pas réussi à donner une âme, une spiritualité, une signification à l'Europe, nous aurons perdu la partie ". La leçon d'Oradour est me semble-t-il là aussi.

Je demande que l'on me croit si je dis ici et maintenant que j'ai la vive conscience d'être resté très en-deçà de ce qu'il aurait fallu dire au lieu même où nous commémorons la grande tragédie d'Oradour. Mon seul mérite, si j'en ai un, sera de m'être efforcé de parler ici, au cœur du Limousin, non seulement comme Alsacien de cœur, et de réalité depuis bientôt sept ans et comme français de toujours et comme chrétien de conviction, comme européen de choix.

Et mon souhait à partir de là serait que j'aurais pu contribuer, au titre de toutes ses appartenances que j'ai résolu de cultiver, à répercuter un peu plus loin si possible l'appel qu'ici plus qu'ailleurs, et aujourd'hui plus que jamais, nous devons nous laisser adresser : l'appel à être humain. Vraiment humain sur la terre que Dieu nous a confiée et dans l'histoire qu'il nous revient d'y vivre ensemble en frère. Amen ".

Mgr Joseph Doré, archevêque de Strasbourg